

caprices d'une vaine sentimentalité; c'est le retour de l'esprit français à une saine logique et à une conception plus rationnelle de la vie et de la jouissance.

Les vieillards, comme toujours *laudatores temporis acti*, gémissent sur le sort de la jeunesse française; les jeunes gens, eux, déclarent qu'ils sont satisfaits, que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais qu'il faut que les choses suivent leur cours et que le hasard, qui dirige tout, ne se laisse pas apitoyer par les larmes. "La vie n'est ni triste ni gaie, disent-ils en bâillant: elle est la vie, voilà tout."

C'est parmi les hommes qui ont aujourd'hui de trente à soixante ans que se recrutent surtout les pessimistes. Formés à l'école de Musset, de Lamartine et de Hugo, à l'école des romantiques, qui ont mis la sentimentalité et la souffrance à la mode, ils éprouvent, en se sentant enveloppés dans ce mouvement de froid scepticisme qui entraîne l'époque contemporaine, un sentiment de malaise infini; ils souffrent de ne plus souffrir; il leur semble qu'en perdant sa mélancolie leur âme se rapetisse et se restreint et qu'il n'y a plus de jouissance possible quand on ne sait plus aimer et haïr, quand on ne sait plus gémir et rêver.

Je me hâte de dire que l'âme contemporaine dont je parle ici, ce n'est pas l'âme de la France, ce n'est pas même l'âme de Paris: c'est l'âme des classes dites privilégiées, des classes dirigeantes. En dehors de celles-là, il y a dans ce beau pays des millions d'hommes qui travaillent, aiment et espèrent; il y a des millions d'hommes, cultivateurs, négociants, ouvriers, qui jouissent de ce simple bonheur de faire leur devoir dans la vie et qui sont contents de leur place au soleil; sans doute, ces derniers sont aussi exposés à tous les maux inhérents à l'existence, mais ni leurs joies, ni leurs douleurs n'ont d'écho, car elles sont individuelles. Il n'existe pas pour eux ce désenchantement collectif, ce vaste souffle de misère et d'ennui qui dessèche les cœurs dans les sphères supérieures de la société. — D'ailleurs, il en a été ainsi de tout temps. Pendant que la plainte du travailleur se répercute à peine et meurt avec le bruit du jour, que le cri de la faim se tait lorsque celle-ci est apaisée, la plainte de l'homme d'éducation raffinée, expression d'un chagrin souvent factice, se perpétue et se transmet, car elle a pour interprètes toutes les voix de la poésie et de l'art.

Quelle sera l'impression de l'étranger, quelle conclusion tirera-t-il de tous les symptômes observés, du vague mécontentement deviné, des inquiétudes douloureuses entrevues au fond de l'âme du jeune homme moderne, de cette âme qui se revêt de froideur et de scepticisme? Les uns parlent de décadence, d'autres prédisent la fin prochaine de ce monde que nul soleil ardent ne vient plus réchauffer. Qui sait? Peut-être qu'au terme de la lente évolution à laquelle nous assistons nous verrons se constituer une société mieux organisée et moins égoïste que la nôtre, nous retrouverons épurées et ennoblies les sources, qui paraissent aujourd'hui épuisées, du labeur et de la jouissance.

Les âmes sans cesse se renouvellent. Avec les flots humains qui disparaissent, disparaissent aussi pour ne plus renaître les désirs, les aspirations, les rêves qui les ont agités; seuls subsistent éternellement cette puissance infinie de jouir et de souffrir qui est notre partage et cet idéal d'un bonheur absolu que tous, par des voies différentes, nous poursuivons sans jamais pouvoir l'atteindre. La pensée des peuples sans cesse se trans-

forme et sans cesse s'assimile des éléments nouveaux. Chaque génération qui passe sur la scène du monde évoque à la source mystérieuse de l'être quelques notions nouvelles, quelques vérités, quelques chimères que n'ont pas connues les générations qui l'ont précédée: systèmes philosophiques, vérités d'ordre métaphysique ou moral, classifications scholastiques, rêves philanthropiques et humanitaires. Ces manifestations inédites de l'esprit humain qui se substituent aux idées et aux formes du passé prennent dans les âmes tout l'espace qui n'y est pas occupé par le souci des besoins matériels; elles constituent cette matière ample et flottante dans laquelle les artistes taillent leurs poèmes et où s'inspirent les hommes d'action; elles marquent les différentes étapes du progrès et c'est d'elles que l'histoire reçoit son cachet de variété et d'imprévu.

Ainsi, depuis l'époque où l'exaltation chevaleresque et religieuse a jeté deux mondes l'un contre l'autre et donné naissance à cette pieuse folie des croisades, l'humanité a tour à tour subi mille courants d'idées différents. Placée à l'avant-garde de la civilisation, la pensée française, grandiose, noble, châtiée, élégante sous Louis XIV, est devenue philosophique, humanitaire, épicienne sous Louis XV, éprise de gloire et de conquêtes sous le premier empire, romantique sous la restauration, optimiste sous le second empire, égoïste et antireligieuse depuis la fondation de la troisième république; ce siècle finit dans l'anarchisme, le symbolisme, la médiocrité, la névrose et le pessimisme.... disent les pessimistes.

A l'extérieur, rien qui nous parle de tristesse ou d'ennui: la ville-lumière est toujours aussi animée qu'autrefois, les rues résonnent de cris joyeux, et il semble que le tourbillon de la vie parisienne laisse à ceux qu'il entraîne bien peu de temps pour sentir cette solitude, cet "isolement fatal" dont un si grand nombre d'entre eux se plaignent. L'observateur qui voudrait découvrir sur les physionomies la trace des symptômes dénoncés serait déçu: il verrait autour de lui des figures joyeuses et animées ou sérieuses et froides, mais d'angoisse, de pessimisme, pas l'ombre. Les hommes de la vieille génération sont bien encore nos frères, nos cousins, nous les reconnaîsons nôtres à leur poignée de main cordiale, à leurs enthousiasmes, à leurs colères, à leurs emballements.

Quant aux jeunes gens, j'avoue que leur parenté avec nous tend de plus en plus à disparaître. Ils sont froids, tolérants, dédaigneux; ils ont le culte des chiffres, de la fortune, du bien-être et le respect des pouvoirs établis. Leur conversation est sérieuse, semée de paradoxes, savante et sceptique; ils se débendent de tout entraînement, se moquent de la sentimentalité de leurs aînés et, si vous cherchez à découvrir un point noir dans leur âme, ils vous diront: "Allons! pas de Wertherisme; ne nous la faîtes pas à l'idéal!"

Et cependant, oui, il y a au fond de leur âme quelque chose de morne et de navrant, ou plutôt il manque quelque chose qu'on voudrait y voir: quelques douces illusions, un peu de foi, un peu d'ardeur, un peu de haine ou de passion. Il y a de la tristesse, qui se cache, mais que l'on sent sous le rire sceptique, sous la phrase indifférente, froide et polie. "Nous sommes," a dit le grand sociologue Drumont dans un article sur l'influence juive, "l'aboutissant d'une longue série d'aspirations françaises et, en nous sentant pénétrer par un idéal ennemi, nous éprouvons des mélancolies indicibles." En effet, l'âme française était faite pour l'enthousiasme,